

TEXTES CLASSIQUES

*abrégés*

# Le comte de Monte-Cristo

Alexandre Dumas



FOLIO  
JUNIOR



FOLIO   
JUNIOR

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD

Pour en savoir plus :  
<http://www.cercle-enseignement.fr>

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2012, pour la présente édition  
Couverture : Illustration : François Palace

Alexandre Dumas

Le comte  
de Monte-Cristo

Édition abrégée par Patricia Arrou-Vignod

Carnet de lecture  
par Philippe Delpeuch

**GALLIMARD JEUNESSE**

## Les personnages du *Comte de Monte-Cristo*

### *Le héros*

EDMOND DANTÈS, jeune marin qui deviendra le comte de Monte-Cristo, mais qui prendra aussi, pour se venger, d'autres identités : l'abbé Busoni et lord Wilmore.

### *Sa fiancée*

MERCEDES HERRERA, qui deviendra Mercédès de Morcerf.

### *Ses ennemis*

FERNAND MONDEGO : rival d'Edmond Dantès. Devenu comte de Morcerf, il épouse Mercédès dont il aura un fils, Albert de Morcerf.

DANGLARS : après avoir trahi Edmond Dantès, il devient baron et riche banquier.

GÉRARD DE VILLEFORT : procureur du roi qui fait enfermer Dantès pour sauver sa carrière.

### *Ses alliés*

ABBÉ FARIA : prisonnier au château d'If avec Dantès, il sauve ce dernier et lui lègue le secret d'un trésor caché depuis des siècles.

HAYDÉE : esclave de Monte-Cristo, fille d'Ali-Pacha.

MORREL : armateur, patron d'Edmond Dantès et son protecteur.

*Autres personnages principaux*

MADAME DANGLARS : deuxième épouse du baron Danglars. Elle a été la maîtresse de Villefort.

HÉLOÏSE DE VILLEFORT : seconde épouse de Villefort.

NOIRTIER : père de Villefort et ancien girondin et bonapartiste.

VALENTINE DE VILLEFORT : fille du procureur Villefort. Petite-fille de M. et madame de Saint-Méran et de Noirtier, elle est l'héritière de la fortune familiale.

FRANZ D'ÉPINAY : fiancé officiel de Valentine de Villefort, et fils d'un général bonapartiste assassiné.

MAXIMILIEN MORREL : fils de l'armateur Morrel, il est amoureux de Valentine de Villefort.

EUGÉNIE DANGLARS : fille du baron et de madame Danglars, que son père veut d'abord marier à Albert de Morcef avant de lui préférer le faux prince italien Cavalcanti.

BENEDETTO : fils illégitime de madame Danglars et de Villefort, qui le croient mort et enterré à la naissance, et qui reviendra les hanter sous les traits d'Andrea Cavalcanti.

*Personnages secondaires*

BEAUCHAMP : journaliste.

LUCIEN DEBRAY : secrétaire d'un ministre et amant de madame Danglars.

BERTUCCIO : homme à tout faire de Monte-Cristo, il a recueilli et élevé le petit Benedetto.

CADEROUSSE : tailleur, puis aubergiste,  
puis compagnon de bague de Benedetto. Il a été  
témoin de la conspiration contre Edmond Dantès.

LUIGI VAMPA : bandit romain.

BARTOLOMEO CAVALCANTI : escroc italien.

RENÉE DE SAINT MÉRAN : première femme  
de Villefort, morte jeune, et mère de Valentine.

JULIE MORREL : sœur de Maximilien.

Première partie

---

Le complot



# 1

## Marseille. – L'arrivée

Le 24 février 1815, la vigie<sup>1</sup> de Notre-Dame de la Garde signala le trois-mâts le *Pharaon*, venant de Smyrne, Trieste et Naples.

Aussitôt, la plate-forme du fort Saint-Jean s'était couverte de curieux ; car c'est toujours une grande affaire à Marseille que l'arrivée d'un bâtiment qui appartient à un armateur<sup>2</sup> de la ville. Cependant, il s'avançait si lentement et d'une allure si triste que les curieux se demandaient quel accident pouvait être arrivé à bord. Un des spectateurs sauta dans une petite barque et ordonna de ramer au-devant du *Pharaon*.

– C'est vous, Dantès ! Qu'est-il donc arrivé, et pourquoi cet air de tristesse répandu sur tout votre bord ? cria l'homme à la barque.

– Un grand malheur, monsieur Morrel ! répondit le jeune homme. Nous avons perdu ce brave capitaine Leclère.

C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, grand, svelte, avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ébène. Il y avait dans toute sa personne cet air de calme et de résolution particulier aux hommes habitués depuis leur enfance à lutter avec le danger.

1. Vigie : guetteur surveillant la mer depuis un poste élevé.

2. Armateur : personne qui équipe des navires pour le commerce.

– Et le chargement ? demanda vivement l’armateur.  
– Il est arrivé à bon port, monsieur Morrel, et je crois que vous serez content sous ce rapport ; mais ce pauvre capitaine Leclère...

– Que lui est-il donc arrivé ? demanda l’armateur d’un air visiblement soulagé.

– Il est mort d’une fièvre cérébrale, au milieu d’horribles souffrances.

– Et comment ce malheur est-il donc arrivé ? continua l’armateur.

– Mon Dieu, monsieur, de la façon la plus imprévue : le capitaine Leclère quitta Naples fort agité ; au bout de vingt-quatre heures, la fièvre le prit ; trois jours après il était mort... Nous lui avons fait les funérailles ordinaires, et il repose, décemment enveloppé dans un hamac.

– Que voulez-vous, reprit l’armateur, nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens fassent place aux nouveaux ; et du moment que vous m’assurez que la cargaison...

– Est en bon état, je vous en réponds. Voici votre comptable, M. Danglars, qui sort de sa cabine et qui vous donnera tous les renseignements que vous pouvez désirer. Quant à moi, il faut que je veille au mouillage et que je mette le navire en deuil.

Le nouveau venu était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d’une figure assez sombre, obséquieux<sup>1</sup> envers ses supérieurs, insolent envers ses subordonnés :

1. Obséquieux : excessivement poli.

aussi était-il généralement aussi mal vu de l'équipage qu'Edmond Dantès au contraire en était aimé.

– Eh bien ! monsieur Morrel, dit Danglars, vous savez le malheur, n'est-ce pas ?

– Oui, pauvre capitaine Leclère ! c'était un brave et honnête homme !

– Et un excellent marin surtout, vieilli entre le ciel et l'eau, comme il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la maison Morrel et fils, répondit Danglars.

– Mais, dit l'armateur, suivant des yeux Dantès, il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être si vieux marin pour connaître son métier, et voici notre ami Edmond qui fait le sien.

– Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine. À peine le capitaine a-t-il été mort que Dantès a pris le commandement sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe<sup>1</sup> au lieu de revenir directement à Marseille.

– Prendre le commandement du navire, c'était son devoir comme second ; quant à perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, il a eu tort. Dantès, dit l'armateur se retournant vers le jeune homme, venez donc ici. Pourquoi vous êtes-vous arrêté à l'île d'Elbe ?

– C'était pour accomplir un dernier ordre du capitaine Leclère qui, en mourant, m'avait remis un paquet pour le grand maréchal Bertrand.

1. Île d'Elbe : voir le Carnet de lecture en fin d'ouvrage.

Morrel tira Dantès à part.

– Et comment va l'empereur ? demanda-t-il vivement.

– Bien. Il m'a fait des questions sur le bâtiment, sur la route qu'il avait suivie et sur la cargaison qu'il portait.

– Allons, vous avez bien fait de suivre les instructions du capitaine Leclère, quoique, si l'on savait que vous avez remis un paquet au maréchal et causé avec l'empereur, cela pourrait vous compromettre.

– Je ne sais pas même ce que je portais. Mais, pardon, reprit Dantès, voici la santé<sup>1</sup> et la douane qui nous arrivent ; vous permettez, n'est-ce pas ?

Comme le jeune homme s'éloignait, Danglars se rapprocha.

– Ne vous a-t-il pas remis une lettre du capitaine Leclère ? demanda-t-il à l'armateur.

– À moi, non !

– Je croyais qu'outre le paquet, le capitaine Leclère lui avait confié une lettre.

– De quel paquet voulez-vous parler, Danglars ?

– Mais de celui que Dantès a déposé en passant à Porto-Ferrajo.

– Il ne m'en a point parlé, dit l'armateur ; mais s'il a cette lettre, il me la remettra.

– Monsieur Morrel, je vous prie, dit Danglars, ne parlez point de cela à Dantès ; je me serai trompé.

En ce moment, le jeune homme revenait ; Danglars s'éloigna.

1. Santé : services chargés de la santé publique.

– Eh bien ! mon cher Dantès, êtes-vous libre ? demanda l'armateur.

– Excusez-moi, monsieur Morrel, mais je dois ma première visite à mon père.

– C'est juste. Je sais que vous êtes bon fils. Eh bien ! après cette première visite, nous comptons sur vous.

– Excusez-moi encore, monsieur Morrel ; mais j'en ai une seconde qui ne me tient pas moins au cœur.

– Ah ! c'est vrai ; j'oubliais qu'il y a aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience : c'est la belle Mercédès.

– Alors, vous permettez ? dit le jeune homme en saluant.

– Le capitaine Leclère ne vous a pas, en mourant, donné une lettre pour moi ?

– Il lui eût été impossible d'écrire, monsieur ; mais cela me rappelle que j'aurai un congé de quinze jours à vous demander.

– Pour vous marier ?

– D'abord ; puis pour aller à Paris.

– Bon, bon ! vous prendrez le temps que vous voudrez, Dantès... Seulement, dans trois mois, il faudra que vous soyez là. Le *Pharaon*, continua l'armateur en frappant sur l'épaule du jeune marin, ne pourrait pas repartir sans son capitaine.

– Oh, monsieur Morrel, s'écria le jeune marin, saisissant les mains de l'armateur ; je vous remercie, au nom de mon père et de Mercédès.

L'armateur, en souriant, le vit se perdre au milieu de la foule bariolée. Derrière lui, Danglars suivait comme

lui le jeune marin du regard. Seulement, il y avait une grande différence dans l'expression de ce double regard qui suivait le même homme.

## 2

### Le père et le fils

La nouvelle de l'arrivée du *Pharaon* n'était pas encore parvenue au père de Dantès, qui s'occupait de quelques capucines qui montaient en grim pant le long du treillage de sa fenêtre. Tout à coup, il se sentit prendre à bras-le-corps et une voix bien connue s'écria derrière lui :

– Mon père, mon bon père !

Le vieillard jeta un cri et se retourna.

– Eh bien ! Voyons, souris-moi, au lieu de me regarder comme tu le fais, avec des yeux égarés. Je reviens et nous allons être heureux.

– Ah ! tant mieux, garçon ! reprit le vieillard. Voyons, conte-moi ton bonheur !

– Le brave capitaine Leclère est mort, et il est probable que, par la protection de M. Morrel, je vais avoir sa place. Comprenez-vous, mon père ? capitaine à vingt ans ! avec cent louis<sup>1</sup> d'appointements et une part dans les bénéfices ! n'est-ce pas plus que ne pouvait vraiment l'espérer un pauvre matelot comme moi ? Aussi je veux que du premier argent que je

1. Louis : pièce d'or ou d'argent.

toucherai vous ayez une petite maison, avec un jardin pour planter vos clématites, vos capucines et vos chèvrefeuilles... Mais, qu'as-tu donc, père, on dirait que tu te trouves mal ?

– Ce ne sera rien, dit le vieillard à qui les forces manquaient.

– Voyons ! dit le jeune homme, où mettez-vous votre vin ? Cela vous ranimera.

– Il n'y a plus de vin, dit le vieillard.

– Auriez-vous manqué d'argent, mon père ? Cependant je vous avais laissé deux cents francs, il y a trois mois, en partant.

– Oui, Edmond, c'est vrai ; mais tu avais oublié une petite dette chez le voisin Caderousse ; il me l'a rappelée.

– Mais, s'écria Dantès, c'était cent quarante francs que je devais à Caderousse ! De sorte que vous avez vécu trois mois avec soixante francs ! Tenez, père, prenez et envoyez chercher tout de suite quelque chose.

Et il vida sur la table ses poches, qui contenaient une douzaine de pièces d'or, cinq ou six écus de cinq francs et de la menue monnaie.

– Doucement, dit le vieillard en souriant. Voici quelqu'un. C'est Caderousse qui aura appris ton arrivée, et qui vient sans doute te faire son compliment de bon retour.

En effet, on vit apparaître la tête noire et barbue de Caderousse.

– Eh ! te voilà donc revenu, Edmond ? dit-il avec un accent marseillais des plus prononcés et avec un large sourire qui découvrait ses dents blanches. Mais il paraît

que tu deviens riche, garçon ? continua le tailleur en jetant un regard oblique sur la poignée d'or et d'argent que Dantès avait déposée sur la table.

Le jeune homme remarqua l'éclair de convoitise qui illumina les yeux noirs de son voisin.

– Cet argent n'est point à moi, dit-il négligemment. Mon père, je vous demanderai la permission d'aller faire visite aux Catalans.

Edmond embrassa son père, salua Caderousse d'un signe et sortit.

Caderousse resta un instant encore ; puis, prenant congé du vieux Dantès, il alla rejoindre Danglars qui l'attendait au coin de la rue Senac.

– Eh bien, dit Danglars, Dantès est toujours amoureux de la belle Catalane ?

– Amoureux fou. Mais il aura du désagrément de ce côté-là. Toutes les fois que Mercédès vient en ville, elle y vient accompagnée d'un grand gaillard de Catalan à l'œil noir, très brun, très ardent, et qu'elle appelle *mon* cousin.

– Si nous allions du même côté que Dantès, nous nous arrêterions à la Réserve, et, tout en buvant un verre de vin, nous verrions sur le visage de Dantès ce qui se sera passé.

– Allons, dit Caderousse ; mais c'est toi qui payes.

Ils s'assirent, se firent apporter une bouteille et deux verres sous le feuillage naissant des platanes, dans les branches desquels une bande joyeuse d'oiseaux chantaient un des premiers beaux jours de printemps.

### 3

## Les Catalans

À cent pas de l'endroit où les deux amis sablaient le vin s'élevait le village des Catalans.

Un jour, une colonie mystérieuse partit de l'Espagne et vint aborder à la langue de terre où elle est encore aujourd'hui. Depuis trois ou quatre siècles, ils sont demeurés fidèles à ce petit promontoire, sans se mêler en rien à la population marseillaise.

Une belle jeune fille, aux cheveux noirs comme le jais<sup>1</sup>, se tenait adossée à une cloison et froissait entre ses doigts une bruyère. À trois pas d'elle, assis sur une chaise, un grand garçon de vingt à vingt-deux ans la regardait d'un air où se combattaient l'inquiétude et le dépit.

– Voyons, Mercédès, disait le jeune homme, voici Pâques qui va revenir, c'est le moment de faire une noce, répondez-moi !

– Je vous ai répondu cent fois, Fernand ! Je vous aime comme un frère, car mon cœur est à un autre.

– Mais oubliez-vous que c'est, parmi les Catalans, une loi sacrée de se marier entre eux ?

– Vous vous trompez, Fernand, ce n'est pas une loi, c'est une habitude. Vous êtes tombé à la conscription<sup>2</sup> ; d'un moment à l'autre vous pouvez être appelé sous les

1. Jais : pierre noire et brillante.

2. Conscription : appel pour le service militaire (qui se faisait par tirage au sort).

drapeaux. Contentez-vous de mon amitié, puisque je ne puis vous donner autre chose.

Le jeune Catalan fit un geste de rage.

– J’aime Edmond Dantès, dit froidement la jeune fille, et nul autre qu’Edmond ne sera mon époux.

Fernand baissa la tête comme un homme découragé ; puis, tout à coup, relevant le front, les dents serrées :

– Mais s’il est mort ?

– S’il est mort, je mourrai.

– Mercédès ! cria une voix joyeuse au-dehors de la maison, Mercédès !

La jeune fille s’élança vers la porte. Edmond et Mercédès tombèrent dans les bras l’un de l’autre. Un immense bonheur les isolait du monde.

Tout à coup, Edmond aperçut la figure sombre de Fernand qui se dessinait dans l’ombre ; le jeune Catalan tenait la main sur le couteau passé à sa ceinture.

– Ah ! pardon, dit Dantès en fronçant le sourcil. Je ne savais pas venir avec tant de hâte chez vous, Mercédès, pour y trouver un ennemi.

– Tu t’es trompé, Edmond, tu n’as point d’ennemi ici ; il n’y a que Fernand, mon frère, qui va te serrer la main comme à un ami dévoué.

Et à ces mots, la jeune fille fixa son visage impérieux sur le Catalan, qui s’approcha lentement d’Edmond et lui tendit la main. Mais à peine eut-il touché la main d’Edmond qu’il sentit qu’il avait fait tout ce qu’il pouvait faire, et qu’il s’élança hors de la maison.

– Eh ! Fernand ! où cours-tu ? dit une voix.

Le jeune homme s'arrêta, regarda autour de lui et aperçut Caderousse, attablé avec Danglars sous un berceau de feuillage. Fernand tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un des sièges qui entouraient la table. Il poussa un gémissement qui ressemblait à un sanglot et laissa tomber sa tête sur la table.

– Eh bien ! Fernand, tu as l'air d'un amant déconfit ! dit Caderousse. On m'avait dit que les Catalans n'étaient pas hommes à se laisser supplanter par un rival.

– Le pauvre garçon ! dit Danglars, feignant de plaindre le jeune homme du plus profond de son cœur. Il ne s'attendait pas à voir revenir Dantès.

– Et à quand la noce ? reprit Caderousse.

– Oh ! elle n'est pas encore faite ! murmura Fernand.

– Non, mais elle se fera, dit Caderousse, aussi vrai que Dantès sera le capitaine du *Pharaon*, n'est-ce pas, Danglars ?

Danglars tressaillit à cette atteinte inattendue et se retourna vers Caderousse, mais il ne lut rien que l'envie sur ce visage déjà presque hébété par l'ivresse.

– Eh bien ! dit-il en remplissant les verres, buvons donc au capitaine Edmond Dantès, mari de la belle Catalane !

– Eh ! dit Caderousse, voilà deux amants qui marchent côte à côte et la main dans la main.

Le visage de Fernand se décomposait à vue d'œil. Un sourire livide se dessina sur les lèvres de Danglars.

– Holà ! continuait de crier Caderousse, Edmond ! Tu ne vois donc pas les amis, ou est-ce que tu es déjà trop fier pour leur parler ?

– Non, mon cher Caderousse, répondit Dantès, je ne suis pas fier, mais je suis heureux, et le bonheur aveugle.

– Ainsi, la noce va avoir lieu incessamment, monsieur Dantès ? dit Danglars en saluant les deux jeunes gens.

– Le plus tôt possible, monsieur Danglars ; demain, le dîner des fiançailles, ici, à la Réserve. Les amis y seront, je l'espère.

– Et Fernand en est-il aussi ? dit Caderousse en riant d'un rire pâteux.

– Le frère de ma femme est mon frère, dit Edmond.

Fernand ouvrit la bouche pour répondre ; mais la voix expira dans sa gorge et il ne put articuler un seul mot.

– Diable ! vous êtes bien pressé, capitaine.

– Danglars, reprit Edmond en souriant, ne me donnez pas le titre qui ne me convient pas encore, cela me porterait malheur. Il faut que j'aille à Paris. Une dernière commission de notre pauvre capitaine Leclère à remplir, c'est sacré.

– Oui, je comprends, dit tout haut Danglars.

Puis tout bas :

– À Paris, pour remettre sans doute la lettre que le grand maréchal lui a donnée... Pardieu ! Dantès, mon ami, tu n'es pas encore couché au registre du *Pharaon* comme capitaine.

## 4

# Complot

Danglars suivit Edmond et Mercédès des yeux.

– Ah çà ! mon cher monsieur, dit Danglars à Fernand, voilà un mariage qui ne me paraît pas faire le bonheur de tout le monde !

– Il me désespère, dit Fernand.

– Et vous êtes là à vous arracher les cheveux, au lieu de chercher remède à la chose !

– Que voulez-vous que je fasse ? demanda Fernand. Je voulais poignarder l'homme, mais la femme m'a dit que s'il arrivait malheur à son fiancé, elle se tuerait.

– Voyons, dit Danglars, vous me paraissez un gentil garçon, et je voudrais vous tirer de peine ; mais...

– Oui, dit Caderousse, voyons.

– Mon cher, reprit Danglars, tu es aux trois quarts ivre : achève la bouteille, et ne te mêle pas de ce que nous faisons.

– Moi ivre ? dit Caderousse, allons donc ! Dis-lui, Danglars, qu'il n'est pas besoin que Dantès meure ; d'ailleurs ce serait fâcheux. C'est un bon garçon, je l'aime, moi, Dantès.

Fernand se leva avec impatience.

– Laissez-le dire, reprit Danglars en retenant le jeune homme, et d'ailleurs, tout ivre qu'il est, il ne fait point si grande erreur. Supposez qu'il y ait entre Edmond et Mercédès les murailles d'une prison.

– Oui, mais on sort de prison, dit Caderousse, et on

se venge. D'ailleurs, pourquoi mettrait-on Dantès en prison ? Il n'a ni volé, ni tué, ni assassiné.

– Tais-toi, dit Danglars.

– Je ne veux pas me taire, moi, dit Caderousse. Je veux qu'on me dise pourquoi on mettrait Dantès en prison. Moi, j'aime Dantès. À ta santé, Dantès !

Et il avala un nouveau verre de vin.

– Trouvez le moyen, et je l'exécute, dit Fernand.

– Garçon, une plume, de l'encre et du papier ! dit Danglars. Après un voyage comme celui que vient de faire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'île d'Elbe, si quelqu'un le dénonçait au procureur du roi comme agent bonapartiste<sup>1</sup>...

– Je le dénoncerai, moi ! dit vivement le jeune homme.

– Non, reprit Danglars, si on se décidait à une pareille chose, voyez-vous, il vaudrait bien mieux écrire de la main gauche, pour que l'écriture ne fût pas reconnue, une petite dénonciation ainsi conçue.

*Monsieur le procureur du roi est prévenu que le nommé Edmond Dantès, second du navire le Pharaon, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Porto-Ferrajo, a été chargé d'une lettre par l'usurpateur<sup>2</sup> pour le comité bonapartiste de Paris.*

*On trouvera cette lettre ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine à bord du Pharaon.*

1. Agent bonapartiste : personne qui agit secrètement en faveur du retour de Napoléon sur le trône.

2. Usurpateur : personne qui s'empare d'un bien ou d'un pouvoir qui ne lui revient pas (ici, Napoléon).

– Ce serait une infamie ! s'écria Caderousse.

Et il allongea le bras pour prendre la lettre.

– Aussi, dit Danglars en la poussant hors de la portée de sa main, ce que je fais, c'est en plaisantant ; et je serais bien fâché qu'il arrivât quelque chose à ce bon Dantès !

Il prit la lettre, la froissa et la jeta dans un coin de la tonnelle.

– À la bonne heure, dit Caderousse, qu'on nous donne du vin : je veux boire à la santé d'Edmond et de la belle Mercédès.

– Tu n'as déjà que trop bu, dit Danglars. Donne-moi donc le bras et rentrons.

– Rentres-tu avec nous à Marseille, Fernand ? dit Caderousse.

– Non, dit Fernand, je retourne aux Catalans.

Lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, Danglars se retourna et vit Fernand se précipiter sur le papier, qu'il mit dans sa poche.

– Allons, murmura Danglars, je crois que maintenant la chose est bien lancée, et qu'il n'y a plus qu'à la laisser marcher toute seule.

## 5

### Le repas des fiançailles

Le lendemain fut un beau jour. Le repas avait été préparé au premier étage de la Réserve. M. Morrel fit son entrée et fut salué par les matelots du *Pharaon* d'un hurra unanime. Déjà couraient autour de la table les

saucissons d'Arles, les langoustes, les prayres, les oursins, les clovisses.

– Mes amis, dit Dantès, à deux heures et demie le maire de Marseille nous attend à l'hôtel de ville. Je ne crois pas me tromper de beaucoup en disant que dans une heure trente minutes Mercédès s'appellera Mme Dantès.

Fernand ferma les yeux : il s'appuya à la table pour ne pas défaillir et, malgré tous ses efforts, ne put retenir un gémissement sourd qui se perdit dans le bruit des rires et des félicitations de l'assemblée.

– Ainsi, ce que nous prenions pour un repas de fiançailles, dit Danglars, est tout bonnement un repas de noces.

– Non pas, dit Dantès. Demain matin, je pars pour Paris faire en conscience la commission dont je suis chargé, et le 1<sup>er</sup> mars, je suis de retour ; au 2 mars donc le véritable repas de noces.

Cette perspective d'un nouveau festin redoubla l'hilarité au point que le père Dantès faisait de vains efforts pour placer son vœu de prospérité en faveur des futurs époux. Caderousse s'approcha de Danglars.

– En vérité, Dantès est un gentil garçon ; et quand je le vois assis près de sa fiancée, je me dis que c'eût été dommage de lui faire la mauvaise plaisanterie que vous complotiez hier.

– Aussi, dit Danglars, tu as vu que la chose n'a pas eu de suite ; ce pauvre M. Fernand était si bouleversé qu'il m'avait fait de la peine d'abord ; mais il n'y a plus rien à dire.

Caderousse regarda Fernand, il était livide.

– Partons-nous ? demanda la douce voix de Mercedes ; voici deux heures qui sonnent.

Au même instant un bruit sourd retentit dans l'escalier ; « Au nom de la loi ! » cria une voix vibrante.

– Qu'y a-t-il ? demanda l'armateur en s'avançant au-devant du commissaire qu'il connaissait ; bien certainement, monsieur, il y a méprise.

– Monsieur Morrel, répondit le commissaire, je suis porteur d'un mandat d'arrêt ; lequel de vous, messieurs, est Edmond Dantès ?

Tous les regards se tournèrent vers le jeune homme qui, fort ému, mais conservant sa dignité, fit un pas en avant.

– Edmond Dantès, reprit le commissaire, au nom de la loi, je vous arrête !

– Mais pourquoi ? dit Edmond avec une légère pâleur.

– Je l'ignore, monsieur, mais votre premier interrogatoire vous l'apprendra.

Caderousse chercha des yeux Fernand : il avait disparu. Toute la scène de la veille se représenta alors à son esprit avec une effrayante lucidité.

– Oh ! dit-il d'une voix rauque, serait-ce la suite de la plaisanterie dont vous parliez hier, Danglars ?

– Pas du tout ! s'écria Danglars, tu sais bien, au contraire, que j'ai déchiré le papier.

– Tu ne l'as pas déchiré, dit Caderousse ; tu l'as jeté dans un coin, voilà tout.

Dantès descendit l'escalier, précédé du commissaire de police et entouré par les soldats. Une voiture attendait à la porte et reprit le chemin de Marseille.

– Attendez-moi ici, dit l'armateur, je cours à Marseille et je vous rapporte des nouvelles.

Il y eut, après ce double départ, un moment de stupeur terrible parmi tous ceux qui étaient restés. Le vieillard et Mercédès se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Mercédès éclata tout à coup en sanglots. Pendant ce temps, Fernand rentra, se versa un verre d'eau qu'il but et alla s'asseoir sur une chaise.

– Messieurs, cria un des convives resté sur la balustrade ; une voiture ! Ah ! c'est M. Morrel ! sans doute qu'il nous apporte de bonnes nouvelles.

Mercédès et le vieux père coururent au-devant de l'armateur. M. Morrel était fort pâle.

– Eh bien, mes amis ! dit l'armateur, la chose est grave. On l'accuse d'être un agent bonapartiste.

Mercédès poussa un cri ; le vieillard se laissa tomber sur une chaise.

– Ah ! murmura Caderousse, vous m'avez trompé, Danglars, et la plaisanterie a été faite ; mais je ne veux pas laisser mourir de douleur ce vieillard et cette jeune fille, et je vais tout leur dire.

– Tais-toi, malheureux ! s'écria Danglars en saisissant la main de Caderousse ; qui te dit que Dantès n'est pas véritablement coupable ? Le bâtiment a touché à l'île d'Elbe, il y est descendu, il est resté tout un jour ; si l'on trouvait sur lui quelque lettre qui le compromette, ceux qui l'auraient soutenu passeraient pour ses complices.

Caderousse, avec l'instinct rapide de l'égoïsme, comprit toute la solidité de ce raisonnement.

– Attendons, alors, murmura-t-il.

– Oui, attendons, dit Danglars ; s’il est innocent, on le mettra en liberté ; s’il est coupable, il est inutile de se compromettre pour un conspirateur.

– Alors, partons, je ne puis rester plus longtemps ici.

Ils partirent : Fernand prit Mercédès par la main et la ramena aux Catalans.

## 6

### L’interrogatoire

Rue du Grand-Cours, dans une de ces vieilles maisons à l’architecture aristocratique, on célébrait aussi le même jour, à la même heure, un repas de fiançailles. On était à table et la conversation roulait, brûlante de toutes les passions. L’empereur était traité là comme un homme perdu à tout jamais pour la France et pour le trône. Un vieillard, décoré de la croix de Saint-Louis, se leva et proposa un toast à la santé du roi Louis XVIII<sup>1</sup> ; c’était le marquis de Saint-Méran.

– Tous ces révolutionnaires nous ont chassés et nous les laissons bien tranquillement conspirer dans nos vieux châteaux qu’ils ont achetés pour un morceau de pain, sous la Terreur<sup>2</sup> ; n’est-ce pas, de Villefort ? dit la marquise de Saint-Méran, femme à l’œil sec, aux lèvres minces, à la tournure aristocratique et encore élégante, malgré ses cinquante ans.

1. Louis XVIII : voir le Carnet de lecture en fin d’ouvrage.

2. Terreur : période de la Révolution française comprise entre juin 1793 et juillet 1794.

– Vous dites, madame la marquise ?... Pardonnez-moi, je n'étais pas à la conversation.

– Je vous demande pardon, ma mère, dit Renée de Saint-Méran, une jeune et belle personne aux blonds cheveux ; je vous rends M. de Villefort, que j'avais accaparé pour un instant.

– Je disais, Villefort, que les bonapartistes n'avaient ni notre conviction, ni notre enthousiasme, ni notre dévouement.

– Oh ! madame, ils ont du moins quelque chose qui remplace tout cela : c'est le fanatisme.

– Savez-vous que ce que vous dites là, Villefort, sent la Révolution ? Mais je vous pardonne : on ne peut pas être fils de girondin<sup>1</sup> et ne pas conserver un goût de terroir.

Une vive rougeur passa sur le front de Villefort.

– Mon père était girondin, madame, dit-il, c'est vrai ; mais il n'a pas voté la mort du roi ; mon père a été proscrit par cette même Terreur, et peu s'en est fallu qu'il ne portât sa tête sur le même échafaud qui avait vu tomber la tête de votre père.

– Ma mère, dit Renée, vous savez qu'il était convenu qu'on ne parlerait plus de ces mauvais souvenirs.

– Oui, dit la marquise, oublions le passé. Mais qu'au moins Villefort soit inflexible pour l'avenir.

En ce moment, un valet de chambre entra et dit quelques mots à l'oreille de Villefort. Celui-ci quitta

1. Girondin : personne qui appartient, entre 1791 et 1793, à un parti révolutionnaire formé autour des députés de la Gironde. Les girondins étaient républicains mais plus modérés que les montagnards.

alors la table en s'excusant, et revint quelques instants après, le visage ouvert et les lèvres souriantes.

– Il paraît qu'on vient de découvrir un petit complot bonapartiste. Voici la lettre de dénonciation.

– Monsieur, dit Renée en joignant les mains, soyez indulgent, c'est le jour de vos fiançailles !

Villefort fit le tour de la table et, s'approchant de la chaise de la jeune fille, sur le dossier de laquelle il s'appuya :

– Soyez tranquille, Renée : en faveur de votre amour, je serai indulgent.

Renée répondit à ce regard par son plus doux sourire, et Villefort sortit avec le paradis dans le cœur.

Gérard de Villefort était heureux; déjà riche, il occupait à vingt-sept ans une place élevée dans la magistrature, il épousait une jeune et belle personne qu'il aimait avec raison.

Outre sa beauté, Mlle de Saint-Méran appartenait à une des familles les mieux en cour de l'époque ; et elle apportait à son mari une dot de cinquante mille écus<sup>1</sup>, qui pouvait s'augmenter un jour d'un héritage d'un demi-million.

À la porte, Villefort trouva le commissaire de police qui l'attendait.

– Tous les papiers saisis sur lui ont été déposés sur votre bureau. Le prévenu est un nommé Edmond Dantès, second à bord du trois-mâts le *Pharaon*.

1. Écu : ici, pièce de cinq francs en argent.

En ce moment, un homme qui semblait l'attendre au passage l'aborda : c'était M. Morrel.

– Ah ! monsieur de Villefort ! s'écria le brave homme en apercevant le substitut, je suis bien heureux de vous rencontrer. Imaginez-vous qu'on vient de commettre la méprise la plus inouïe : on vient d'arrêter le second de mon bâtiment, Edmond Dantès.

– Je le sais, monsieur, dit Villefort, et je viens pour l'interroger.

– Oh ! monsieur, continua M. Morrel, emporté par son amitié pour le jeune homme, vous ne connaissez pas celui qu'on accuse : imaginez-vous l'homme le plus doux, le plus probe<sup>1</sup> de toute la marine marchande.

Villefort regarda dédaigneusement Morrel, et lui répondit avec froideur :

– On peut être doux dans la vie privée, probe dans ses relations commerciales, et n'en être pas moins un grand coupable, politiquement parlant ; vous le savez, n'est-ce pas, monsieur ?

Morrel rougit.

– Je vous en supplie, monsieur de Villefort, soyez juste comme vous devez l'être, et rendez-nous bien vite ce pauvre Dantès !

– Vous pouvez être parfaitement tranquille si le prévenu est innocent ; mais s'il est coupable, je serai forcé de faire mon devoir.

Et sur ce, il entra majestueusement, après avoir salué avec une politesse de glace le malheureux. L'anti-

1. Probe : honnête.

chambre était pleine de gendarmes ; au milieu d'eux se tenait, calme et immobile, le prisonnier. Après avoir pris une liasse que lui remit un agent, Villefort disparut en disant :

– Qu'on amène le prisonnier.

Le jeune homme était toujours pâle, mais calme et souriant ; il salua son juge avec une politesse aisée.

– Comment vous nommez-vous ? demanda Villefort.

– Je m'appelle Edmond Dantès, monsieur, répondit le jeune homme ; je suis second à bord du navire le *Pharaon*, qui appartient à MM. Morrel et fils.

– Votre âge ? continua Villefort.

– Dix-neuf ans, répondit Dantès.

– Que faisiez-vous au moment où vous avez été arrêté ?

– J'assistais au repas de mes fiançailles, dit Dantès d'une voix légèrement émue.

Villefort, tout impassible qu'il était d'ordinaire, fut cependant frappé de cette coïncidence.

– On dit vos opinions politiques exagérées, dit Villefort.

– Mes opinions politiques ? Hélas ! c'est presque honteux à dire, mais j'ai dix-neuf ans à peine et toutes mes opinions se bornent à ces trois sentiments : j'aime mon père, je respecte M. Morrel et j'adore Mercédès.

« Pardieu, se dit Villefort, voici un charmant garçon. »

– Monsieur, vous connaissez-vous quelques ennemis ?

– J'ai le bonheur d'être trop peu de chose pour que ma position m'en ait fait, dit Dantès.

– Mais peut-être avez-vous des jaloux : vous allez être nommé capitaine à dix-neuf ans, ce qui est un poste élevé ; vous allez épouser une jolie femme qui vous aime, ce qui est un bonheur rare. Voici le papier accusateur ; reconnaissez-vous l'écriture ?

Dantès regarda et lut.

– Non, monsieur, je ne connais pas cette écriture ; elle est déguisée. C'est une main habile qui l'a tracée.

– Répondez-moi franchement : qu'y a-t-il de vrai dans cette accusation anonyme ?

– Tout et rien, monsieur. En quittant Naples, le capitaine Leclère tomba malade d'une fièvre cérébrale ; vers la fin du troisième jour, sentant qu'il allait mourir, il m'appela près de lui. « Mon cher Dantès, me dit-il, jurez-moi sur votre honneur de faire ce que je vais vous dire. Après ma mort, vous mettrez le cap sur l'île d'Elbe, vous demanderez le grand maréchal, vous lui remettrez cette lettre : peut-être alors vous remettra-t-on une autre lettre. » Il était temps : le lendemain, le capitaine était mort. Chez les marins, les prières d'un supérieur sont des ordres que l'on doit accomplir. Je fis donc voile vers l'île d'Elbe. Le grand maréchal me reçut et me remit une lettre qu'il me chargea de porter en personne à Paris.

– Oui, murmura Villefort, tout cela me paraît être la vérité. Donnez-moi votre parole de vous représenter à la première réquisition, et allez rejoindre vos amis.

– Ainsi je suis libre, monsieur ! s'écria Dantès au comble de la joie.

– Attendez, dit le substitut à Dantès, qui prenait

ses gants et son chapeau ; cette lettre, à qui est-elle adressée ?

– À M. Noirtier, rue Coq-Héron, à Paris.

La foudre tombée sur Villefort ne l'eût point frappé d'un coup plus rapide et plus imprévu.

– M. Noirtier, rue Coq-Héron, n° 13, murmura-t-il en pâlisant de plus en plus.

– Oui, monsieur, répondit Dantès étonné, le connaissez-vous ?

– Non. Tout le monde ignore que vous étiez porteur d'une lettre venant de l'île d'Elbe et adressée à M. Noirtier ? dit Villefort tout en lisant et en pâlisant.

– Tout le monde, monsieur, excepté celui qui me l'a remise.

– C'est trop, c'est encore trop ! murmura Villefort. Oh ! s'il sait ce que contient cette lettre, et qu'il apprenne que Noirtier est mon père, je suis perdu, perdu à jamais !

Villefort fit sur lui-même un effort violent et, d'un ton qu'il voulait rendre assuré :

– Eh bien ! monsieur, je vais vous retenir quelque temps encore prisonnier, le moins longtemps que je pourrai ; la principale charge qui existe contre vous, c'est cette lettre, et vous voyez... je l'anéantis.

Villefort s'approcha de la cheminée, la jeta dans le feu et demeura jusqu'à ce qu'elle fût réduite en cendres.

## Le château d'If

Le palais de justice communiquait à la prison. Dantès franchit le seuil redoutable, et la porte se referma bruyamment derrière lui : il était en prison.

Vers les dix heures du soir, au moment où Dantès commençait à perdre l'espoir, un nouveau bruit se fit entendre : en effet, la barrière de chêne s'ouvrit, laissant voir tout à coup l'éblouissante lumière de deux torches.

La conviction qu'on venait le chercher de la part de M. de Villefort ôtait toute crainte au malheureux jeune homme. Une voiture attendait à la porte de la rue. Il se trouva en un instant assis au fond de la voiture, entre deux gendarmes : il n'avait fait que changer de prison ; seulement celle-là roulait et le transportait vers un but ignoré.

La voiture s'arrêta, une douzaine de soldats se mirent en haie. On marcha vers un canot qu'un marinier de la douane maintenait près du quai par une chaîne. En un instant, Dantès fut installé à la poupe du bateau, entre quatre gendarmes. Le premier mouvement du prisonnier, en se trouvant en plein air, avait été un mouvement de joie. L'air, c'est presque la liberté. Il respira donc à pleine poitrine.

On était arrivé à la hauteur de l'anse<sup>1</sup> des Catalans. Une seule lumière brillait. Dantès reconnut qu'elle

1. Anse : petite baie.

éclairait la chambre de sa fiancée. Pendant qu'il regardait, absorbé dans sa propre pensée, on avait substitué les voiles aux rames, et la barque s'avancait maintenant, poussée par le vent.

– Camarade, je suis le capitaine Dantès, bon et loyal Français accusé de je ne sais quelle trahison : où me menez-vous ? Dites-le et, foi de marin, je me résignerai à mon sort.

– Vous êtes marseillais et marin, dit un gendarme, et vous me demandez où nous allons ? Regardez autour de vous.

Devant lui, Dantès vit s'élever la roche noire et ardue sur laquelle monte le sombre château d'If.

– On me conduit au château d'If pour m'y emprisonner ? Malgré la promesse de M. de Villefort ?...

– Je ne sais si M. de Villefort vous a fait une promesse, dit le gendarme, mais ce que je sais, c'est que nous allons au château d'If. Eh bien ! que faites-vous donc ? Holà ! camarades, à moi !

Par un mouvement prompt comme l'éclair, Dantès avait voulu s'élancer à la mer ; mais quatre poignets vigoureux le retinrent. Il retomba au fond de la barque en hurlant de rage.

– Bon ! s'écria le gendarme en lui mettant un genou sur sa poitrine, maintenant, faites un mouvement et je vous loge une balle dans la tête.

Un instant, Dantès eut l'idée de faire ce mouvement défendu, puis les promesses de M. de Villefort lui revinrent à l'esprit. Presque au même instant, un choc violent ébranla le canot. Dantès comprit qu'on était

arrivé. En effet, ses gardiens le forcèrent à se relever et à descendre à terre. Dantès, au reste, ne fit point une résistance inutile. Il s'aperçut qu'il passait sous une porte et que cette porte se refermait derrière lui. Il était dans une cour carrée, formée par quatre hautes murailles ; on entendait le pas lent et régulier des sentinelles.

– Voici votre chambre pour cette nuit ; il est tard et M. le Gouverneur est couché. Demain, peut-être vous changera-t-il de domicile ; en attendant, voici du pain, il y a de l'eau dans cette cruche, de la paille là-bas dans un coin : c'est tout ce qu'un prisonnier peut désirer. Bonsoir.

Et avant que Dantès eût songé à ouvrir la bouche pour lui répondre, il se trouva seul dans les ténèbres et dans le silence.

Une pensée surtout le faisait bondir : c'est que, pendant cette traversée, il aurait pu dix fois échapper à ses gardiens, gagner la côte, attendre un bâtiment, gagner l'Italie ou l'Espagne, et de là écrire à Mercédès de venir le rejoindre. Il eût vécu libre, heureux, tandis qu'il était prisonnier, enfermé au château d'If parce qu'il avait cru à la parole de Villefort.

Le lendemain, le geôlier entra.

– Je désire parler au gouverneur, dit Dantès.

– Eh ! dit le geôlier avec impatience, il n'est point permis à un prisonnier de le demander.

– Qu'y a-t-il donc de permis ici ? demanda Dantès.

– Une meilleure nourriture en payant, la promenade, et quelquefois des livres.

– Je n’ai pas besoin de livres, je n’ai aucune envie de me promener et je trouve ma nourriture bonne ; ainsi je ne veux qu’une chose, voir le gouverneur.

– Ah ! dit le geôlier, ne vous absorbez pas ainsi dans un seul désir impossible, ou avant quinze jours vous serez fou. Nous en avons un exemple ici : c’est en offrant sans cesse un million au gouverneur, si on voulait le mettre en liberté, que le cerveau de l’abbé qui habitait cette chambre avant vous s’est détraqué, et on l’a mis au cachot.

– Écoute, dit Dantès, je ne suis pas un abbé, je ne suis pas un fou. Je ne t’offrirai pas un million, moi, car je ne pourrais pas te le donner ; mais je t’offrirai cent écus si tu veux, la première fois que tu iras à Marseille, remettre une lettre à une jeune fille qu’on appelle Mercédès.

– Si je portais ces lignes, je perdrais ma place.

– Si tu refuses, un jour je t’attendrai caché derrière ma porte, et au moment où tu entreras, je te briserai la tête avec cet escabeau.

– Des menaces ! s’écria le geôlier. Décidément la tête vous tourne ; l’abbé a commencé comme vous, et dans trois jours vous serez fou à lier, comme lui ; heureusement que l’on a des cachots au château d’If.

Le geôlier sortit et, un instant après, rentra avec quatre soldats qui s’emparèrent de Dantès. On lui fit descendre quinze marches, et on ouvrit la porte d’un cachot.

Le geôlier avait raison, il s’en fallait bien peu que Dantès ne fût fou.

## Le soir des fiançailles

Villefort, en rentrant dans la maison de Mme de Saint-Méran, trouva les convives passés au salon et prenant le café.

– Madame la marquise, dit Villefort s’approchant de sa future belle-mère, je viens vous prier de m’excuser si je suis forcé de vous quitter ainsi... Monsieur le marquis, pourrais-je avoir l’honneur de vous dire deux mots en particulier ?

– Ah ! mais c’est donc réellement grave ? demanda la marquise, en remarquant le nuage qui obscurcissait le front de Villefort.

– Si grave que je suis forcé de prendre congé de vous pour quelques jours.

Le marquis de Saint-Méran prit le bras de Villefort et sortit avec lui.

– Eh bien ! demanda celui-ci en arrivant dans son cabinet, que se passe-t-il donc ?

– Des choses que je crois de la plus haute gravité, et qui nécessitent mon départ à l’instant même pour Paris. Il me faut une lettre, pour le roi. Je ne vous dis qu’une chose, marquis : ma carrière est assurée si j’arrive le premier aux Tuileries, car j’aurai rendu au roi un service qu’il ne lui sera pas permis d’oublier.

– En ce cas, mon cher, allez faire vos paquets ; moi, j’appelle de Salvieux, et je lui fais écrire la lettre qui doit vous servir de laissez-passer.

Villefort sortit en courant ; mais à sa porte il aperçut, dans l'ombre, comme un blanc fantôme qui l'attendait, debout et immobile. C'était la belle fille catalane. Il fut surpris de la beauté et de la dignité de cette femme lorsqu'elle lui demanda ce qu'était devenu son amant.

– L'homme dont vous parlez, dit brusquement Villefort, est un grand coupable, et je ne puis rien faire pour lui, mademoiselle.

Il repoussa Mercédès et rentra, refermant vivement la porte. Arrivé dans son salon, il se laissa tomber dans un fauteuil. Cet homme qu'il sacrifiait à son ambition, cet innocent qui payait pour son père coupable, lui apparut pâle et menaçant. Alors il y eut dans l'âme de Villefort encore un instant d'hésitation. Il détruisait non seulement la liberté mais le bonheur d'un innocent.

Mais la porte s'ouvrit pour donner entrée au valet de chambre, qui vint lui dire que les chevaux de poste<sup>1</sup> étaient à la calèche<sup>2</sup> de voyage. Villefort se leva, courut à son secrétaire, versa dans ses poches tout l'or qui se trouvait dans un des tiroirs, tourna un instant effaré dans la chambre ; puis enfin, il s'élança en voiture.

Dantès était condamné.

La pauvre Mercédès était rentrée aux Catalans et, désespérée, elle s'était jetée sur son lit. Fernand s'était mis à genoux, et pressant sa main glacée, il la couvrait de baisers brûlants que Mercédès ne sentait même pas.

1. Chevaux de poste : chevaux placés de distance en distance le long d'une grande route, pour le transport des voyageurs et du courrier.

2. Calèche : voiture à cheval découverte, munie d'une capote à l'arrière.

M. Morrel ne s'était pas tenu pour battu : il avait appris qu'à la suite de son interrogatoire, Dantès avait été conduit à la prison ; il s'était présenté chez les personnes de Marseille qui pouvaient avoir de l'influence, mais déjà le bruit s'était répandu que le jeune homme avait été arrêté comme agent bonapartiste, et Morrel n'avait trouvé partout que froideur, crainte ou refus, et il était rentré chez lui désespéré.

De son côté, Caderousse s'était enfermé avec deux bouteilles de vin de Cassis et avait essayé de noyer son inquiétude dans l'ivresse.

Danglars, seul, n'était ni tourmenté ni inquiet ; il était même joyeux, car il s'était vengé d'un ennemi et avait assuré sa place à bord du *Pharaon* : Danglars était un de ces hommes de calcul qui naissent avec une plume derrière l'oreille et un encrier à la place du cœur ; tout était pour lui dans ce monde soustraction ou multiplication, et un chiffre lui paraissait bien plus précieux qu'un homme.

Villefort, après avoir reçu la lettre de M. de Salvieux, embrassé Renée sur les deux joues, baisé la main de Mme de Saint-Méran et serré celle du marquis, courait la poste sur la route d'Aix.

Le père Dantès se mourait de douleur et d'inquiétude.

Quant à Edmond, nous savons ce qu'il était devenu.

## Les Tuileries<sup>1</sup>

Le roi Louis XVIII écoutait assez légèrement un homme à cheveux gris, à la figure aristocratique et à la mise scrupuleuse.

– Vous dites donc, monsieur ? dit le roi.

– Que je suis on ne peut plus inquiet, sire. J'ai tout lieu de croire qu'un orage se forme du côté du Midi. Je crois ne pas avoir tout à fait tort en craignant quelque tentative désespérée de Bonaparte.

– Mon cher Blacas, dit le roi, vous m'empêchez de travailler avec vos terreurs. Le rapport du ministre de la police en date d'hier indique que M. Bonaparte s'ennuie mortellement. Et nous sommes à peu près sûrs que, dans peu de temps, l'usurpateur sera fou à lier : sa tête s'affaiblit, tantôt il pleure à chaudes larmes, tantôt il rit à gorge déployée ; d'autres fois, il passe des heures sur le rivage à jeter des cailloux dans l'eau. Voilà, vous en conviendrez, des signes de folie.

– Sire, dit Blacas, un homme méritant toute ma confiance vient de faire deux cent vingt lieues<sup>2</sup> en poste, et cela en trois jours à peine, pour me dire : « Un grand péril menace le roi. »

– C'est prendre bien de la fatigue et bien du souci, mon cher duc, quand nous avons le télégraphe qui ne met que trois ou quatre heures.

1. Les Tuileries : palais du roi à Paris. 2. Deux cent vingt lieues : plus de huit cents kilomètres (une lieue égale environ quatre kilomètres).

– Ne fût-ce que pour M. de Salvieux, recevez-le bien, je vous en supplie. Il me recommande M. de Villefort et me charge de l'introduire près de Votre Majesté.

– M. de Villefort ? Que ne me disiez-vous son nom tout de suite ! s'écria le roi en laissant percer sur son visage un commencement d'inquiétude.

– Sire, je croyais ce nom inconnu de Votre Majesté.

– Non pas, Blacas ; c'est un esprit sérieux, élevé, ambitieux surtout ; et, pardieu, vous connaissez de nom son père, Noirtier.

– Noirtier le girondin ? Et Votre Majesté a employé le fils d'un pareil homme ?

– Blacas, mon ami, vous n'y entendez rien ; je vous ai dit que Villefort était ambitieux : pour arriver, Villefort sacrifiera tout, même son père.

– Alors, sire, je dois donc le faire entrer ?

– À l'instant même, duc.

Villefort salua et fit quelques pas en avant, attendant que le roi l'interrogeât.

– Monsieur de Villefort, dit Louis XVIII, le mal est-il aussi grand que l'on veut me le faire croire ?

– Sire, je le crois pressant ; mais grâce à la diligence que j'ai faite<sup>1</sup>, il n'est pas irréparable, je l'espère. J'ai découvert une conspiration. Sire, l'usurpateur arme trois vaisseaux. À cette heure, il doit avoir quitté l'île d'Elbe pour tenter une descente soit à Naples, soit sur les côtes de Toscane, soit même en France. Votre Majesté

1. Grâce à la diligence que j'ai faite : grâce à mon action rapide et efficace.

n'ignore pas que le souverain de l'île d'Elbe a conservé des relations avec l'Italie et avec la France.

– Oui, monsieur, je le sais, dit le roi fort ému, et dernièrement encore, on a eu avis que des réunions bonapartistes avaient lieu rue Saint-Jacques ; mais comment avez-vous eu ces détails ?

– Sire, ils résultent d'un interrogatoire que j'ai fait subir à un homme de Marseille que depuis longtemps je surveillais ; cet homme, marin turbulent et d'un bonapartisme qui m'était suspect, a été secrètement à l'île d'Elbe ; il y a vu le grand maréchal qui l'a chargé d'une mission verbale pour un bonapartiste de Paris, dont je n'ai jamais pu lui faire dire le nom ; mais cette mission était de charger ce bonapartiste de préparer les esprits à un retour qui ne peut manquer d'être prochain.

– Et la chose vous a paru grave ?

– Si grave, sire, que cet événement m'ayant surpris le jour même de mes fiançailles, j'ai tout quitté pour venir déposer aux pieds de Votre Majesté et les craintes dont j'étais atteint et l'assurance de mon dévouement.

– Si Bonaparte descend en France, ce sera avec une poignée d'hommes, et nous en viendrons facilement à bout, exécré comme il l'est par la population. Rassurez-vous donc, monsieur ; mais ne comptez pas moins sur notre reconnaissance royale.

En ce moment, parut sur le seuil de la porte M. le Ministre de la police, pâle, tremblant, et dont le regard vacillait, comme s'il eût été frappé d'un éblouissement. Villefort fit un pas pour se retirer ; mais un serrement de main de M. de Blacas le retint.

Louis XVIII, à l'aspect de ce visage bouleversé, repoussa violemment la table devant laquelle il se trouvait.

– Qu'avez-vous donc, monsieur le baron ?

– Sire, l'usurpateur a quitté l'île d'Elbe le 28 février et a débarqué le 1<sup>er</sup> mars.

– Où cela ? demanda vivement le roi.

– En France, sire, dans un petit port, près d'Antibes, au golfe Juan.

Louis XVIII fit un geste indicible de colère et d'effroi.

– Et combien d'hommes a-t-il avec lui ?

– Sire, je ne sais, dit le ministre de la police.

– Comment, vous ne savez ! Vous avez oublié de vous informer de cette circonstance ? Il est vrai qu'elle est de peu d'importance, ajouta le roi avec un sourire écrasant.

– Sire, la dépêche portait simplement l'annonce du débarquement.

– Et comment donc vous est parvenue cette dépêche ? demanda le roi.

Le ministre baissa la tête.

– Par le télégraphe, sire, balbutia-t-il.

Louis XVIII fit un pas en avant et croisa les bras, comme eût fait Napoléon.

– Tomber, et apprendre sa chute par le télégraphe ! Oh ! j'aimerais mieux monter sur l'échafaud de mon frère Louis XVI que de descendre ainsi l'escalier des Tuileries, chassé par le ridicule...

– Sire, sire, murmura le ministre, par pitié !...

– Approchez, monsieur de Villefort, continua le roi, s’adressant au jeune homme. Voici monsieur, simple magistrat, qui en savait plus que vous avec toute votre police, et qui eût sauvé ma couronne s’il eût eu comme vous le droit de diriger un télégraphe.

Le regard du ministre de la police se tourna avec une expression de profond dépit sur Villefort, qui vint en aide au ministre au lieu de l’accabler.

– Sire, dit Villefort, ce que Votre Majesté croit de ma part l’effet d’une profonde perspicacité est dû au hasard. Ne m’accordez pas plus que je ne mérite, sire.

Le ministre de la police remercia le jeune homme par un regard éloquent, et Villefort comprit que, sans rien perdre de la reconnaissance du roi, il venait de se faire un ami sur lequel il pouvait compter.

– Heureusement, sire, dit M. de Blacas, que nous pouvons compter sur l’armée. Votre Majesté sait combien tous les rapports nous la peignent dévouée à votre gouvernement.

– Ne me parlez pas de rapports : maintenant, duc, je sais la confiance que l’on peut avoir en eux. Mais à propos, monsieur le baron, qu’avez-vous appris de nouveau sur l’affaire de la rue Saint-Jacques ? La mort du général Quesnel<sup>1</sup> va peut-être nous mettre sur la voie d’un grand complot intérieur.

– Tout porterait à croire que cette mort est le résultat d’un assassinat. Le général Quesnel sortait d’un club bonapartiste lorsqu’il a disparu. Un homme

1. Général Quesnel : général de l’armée napoléonienne.

inconnu était venu le chercher le matin même, et lui avait donné rendez-vous rue Saint-Jacques.

À mesure que le ministre de la police donnait au roi ces renseignements, Villefort rougissait et pâlisait.

– On est sur les traces de l’homme. Le domestique a donné son signalement : c’est un homme de cinquante ans, brun, avec des yeux noirs couverts d’épais sourcils, et portant moustaches ; il était vêtu d’une redingote bleue et portait à sa boutonnière une rosette d’officier de la Légion d’honneur.

Villefort s’était appuyé au dossier d’un fauteuil ; il sentait ses jambes se dérober sous lui.

– Vous chercherez cet homme, monsieur ; je veux que les assassins du général Quesnel soient punis.

Villefort eut besoin de tout son sang-froid pour ne point trahir la terreur que lui inspirait cette recommandation du roi.

– Monsieur de Villefort, vous devez être fatigué de ce long voyage, allez vous reposer. Vous êtes sans doute descendu chez votre père ?

Un éblouissement passa sur les yeux de Villefort.

– Non, sire, dit-il, je suis descendu hôtel de Madrid, rue de Tournon.

– Mais vous le verrez, du moins ?

– Je ne le pense pas, sire.

– Ah ! c’est juste, dit Louis XVIII en souriant, j’oubliais que vous êtes en froid avec M. Noirtier, et que c’est un nouveau sacrifice fait à la cause royale, et dont il faut que je vous dédommage. En attendant (le roi détacha la croix de la Légion d’honneur qu’il

portait d'ordinaire sur son habit bleu et, la donnant à Villefort), prenez toujours cette croix et songez que vous pouvez m'être à Marseille de la plus grande utilité.

– Sire, répondit Villefort en s'inclinant, dans une heure j'aurai quitté Paris.

Dix minutes après, Villefort était rentré chez lui ; il commanda ses chevaux pour dans deux heures. Il allait se mettre à table lorsque le timbre de la sonnette retentit.

– Un étranger qui ne veut pas dire son nom veut parler à monsieur. C'est un homme d'une cinquantaine d'années. Brun, très brun, des cheveux noirs, des yeux noirs, des sourcils noirs et vêtu d'une grande lévite<sup>1</sup> bleue boutonnée du haut en bas ; décoré de la Légion d'honneur.

– C'est lui, murmura Villefort en pâlisant.

– Eh pardieu ! dit en paraissant sur la porte l'individu dont nous avons déjà donné deux fois le signalement, voilà bien des façons ; est-ce l'habitude, à Marseille, que les fils fassent faire antichambre à leur père ? Permits-moi de te dire, mon cher Gérard, que ce n'est guère aimable à toi de me faire attendre ainsi.

1. Lévite : manteau ample et long.

## Le père et le fils

M. Noirtier prit la peine d'aller fermer lui-même la porte, poussa les verrous, et revint tendre la main à Villefort.

– Ah çà ! sais-tu bien, mon cher Gérard, que tu n'as pas l'air ravi de me voir ?

– Si fait, mon père, dit Villefort, je suis enchanté ; mais j'étais si loin de m'attendre à votre visite qu'elle m'a quelque peu étourdi.

– Mais, reprit M. Noirtier en s'asseyant, il me semble que je pourrais vous en dire autant. Comment ! vous m'annoncez vos fiançailles à Marseille pour le 28 février, et le 3 mars vous êtes à Paris ?

– Ne vous en plaignez pas, dit Villefort en se rapprochant de M. Noirtier, car ce voyage vous sauvera peut-être. Vous avez entendu parler de certain club bonapartiste qui se tient rue Saint-Jacques ?

– Oui, j'en suis vice-président.

– On y a fait venir le général Quesnel, et il a été retrouvé le surlendemain dans la Seine.

– Et qui vous a conté cette belle histoire ?

– Le roi lui-même, monsieur.

– Eh bien, moi, en échange de votre histoire, continua Noirtier, je vais vous apprendre une nouvelle.

– Mon père, je crois savoir déjà ce que vous allez me dire.

– Ah ! vous savez le débarquement de Sa Majesté l'empereur ?

– Oui, par une lettre qui vous était adressée de l'île d'Elbe, et que j'ai surprise dans le portefeuille du messager. Si cette lettre était tombée entre les mains d'un autre, à cette heure, mon père, vous seriez fusillé, peut-être.

Le père de Villefort se mit à rire.

– Fusillé ! mon cher, comme vous y allez ! Et cette lettre, où est-elle ? Je vous connais trop pour craindre que vous l'ayez laissée traîner.

– Je l'ai brûlée : car cette lettre, c'était votre condamnation.

– Et la perte de votre avenir, répondit froidement Noirtier ; mais je n'ai rien à craindre puisque vous me protégez.

– Je fais mieux que cela, monsieur, je vous sauve. Le général Quesnel a été tué et, dans tous les pays du monde, cela s'appelle un meurtre.

– Rien ne prouve que le général ait été victime d'un meurtre. Je vais vous dire comment les choses se sont passées. On croyait pouvoir compter sur le général Quesnel : on nous l'avait recommandé de l'île d'Elbe ; l'un de nous va chez lui, l'invite à se rendre rue Saint-Jacques ; et là on lui déroule tout le plan, le départ de l'île d'Elbe, le débarquement projeté ; puis, quand il a tout écouté, il répond qu'il est royaliste ; eh bien, malgré tout cela, on a laissé le général sortir parfaitement libre. Il n'est pas rentré chez lui, que voulez-vous, mon cher ? Il est sorti de chez nous : il se sera trompé de chemin, voilà tout.

– Mon père, dit le jeune homme, encore un mot. La police royaliste sait une chose terrible : c'est le signalement de l'homme qui, le matin du jour où a disparu le général Quesnel, s'est présenté chez lui. Teint brun, favoris<sup>1</sup> et yeux noirs, redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, rosette d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière, chapeau à larges bords et canne de jonc.

– Ah ! elle sait cela, cette bonne police ?

À ces mots, Noirtier se leva, mit bas sa redingote et sa cravate, prit un rasoir, se savonna le visage et abattit ces favoris compromettants qui donnaient à la police un document si précieux.

Villefort le regardait faire avec une terreur qui n'était pas exempte d'admiration. Ses favoris coupés, Noirtier endossa une redingote de Villefort, de couleur marron ; essaya devant la glace le chapeau à bords retroussés du jeune homme et, laissant la canne de jonc dans le coin de la cheminée où il l'avait posée, il fit siffler dans sa main nerveuse une petite badine<sup>2</sup> de bambou.

– Eh bien ! dit-il, se retournant vers son fils stupéfait, crois-tu que ta police me reconnaisse maintenant ?

– Non, mon père, balbutia Villefort ; je l'espère, du moins.

– Adieu, mon cher Gérard ; à votre prochain voyage, descendez chez moi.

1. Favoris : touffes de barbe sur les joues.

2. Badine : petite canne souple.



**FOLIO** ★ **JUNIOR**  
TEXTES CLASSIQUES *abrévés*

De nouvelles éditions, abrégées sans réécriture, pour rendre accessibles les grands classiques. Avec des notes et un carnet de lecture.

**Edmond Dantès, un jeune marin, doit épouser la belle Mercédès.** Accusé à tort de complot contre le roi, il est enfermé dans la terrible prison du château d'If.

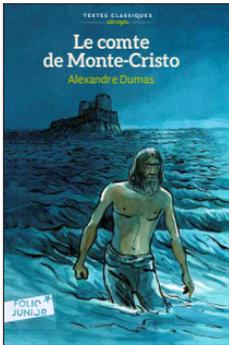
Quatorze ans plus tard, il parvient à s'en évader avec la complicité de l'abbé Faria qui lui lègue une immense fortune.

Devenu le comte de Monte-Cristo, Edmond n'a plus qu'une obsession : tisser les fils d'une implacable vengeance.

Un chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas en version abrégée.

Recommandé par l'Éducation nationale

**FOLIO** ★  
**JUNIOR**



Le comte de Monte-Cristo  
Alexandre Dumas

Cette édition électronique du livre  
*Le comte de Monte-Cristo*  
d'Alexandre Dumas a été réalisée le 9 avril 2020  
par Nord Compo  
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en novembre 2019 par Novoprint  
(ISBN : 9782070645138 - Numéro d'édition : 363528).

Code Sodis : N54039 – ISBN : 9782075027571  
Numéro d'édition : 247513.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse.